

ALBERT JOSIPOVICI

LE BEAU SAÏD

neuvième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (vi^{me})





LE BEAU SAÏD

DU MÊME AUTEUR :

LES INQUIETS, — en collaboration avec Albert Adès
(Calmann-Lévy).

LE LIVRE DE GOHA LE SIMPLE (Calmann-Lévy),
avec une préface d'Octave Mirbeau (en collabo-
ration avec M. Albert Adès).

L'INUTILE ÉLOQUENCE DE HAG ABOU TALIB (Comé-
die).

Pour paraître prochainement :

GADOUSSE. (Roman).

DAVID CHEZ LES CHRÉTIENS. (Roman).

ALBERT JOSIPOVICI

LE BEAU SAÏD

neuvième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (VI^me)

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à neuf cent cinq exemplaires et comprend : cent neuf exemplaires réimposés dans le format in-quarto tellière, sur papier vergé Lafuma-Navarre au filigrane nrf, dont neuf hors commerce marqués de A à I, et cent exemplaires destinés aux Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, numérotés de 1 à G, sept cent quatre-vingt-seize exemplaires in-octavo couronne sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre dont seize hors commerce, marqués de a à p, sept cent cinquante destinés aux Amis de l'Édition Originale, numérotés de 1 à 750, et trente exemplaires d'auteur, hors commerce, numérotés de 751 à 780.

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1928.*

A SON ALTESSE
LA PRINCESSE MAHIVECHE FAZIL

I

Assise sur une natte, au pied d'un divan, dans la chambre du rez-de-chaussée où elle avait coutume de se tenir, Farida Hanem triait le riz. Elle portait, serré sur les tempes et noué sur les lèvres, un voile blanc qui retombait autour d'elle, dissimulant son large buste qu'une vie constamment sédentaire avait épaissi.

La vieille femme soupira. L'ouvrage n'avancait guère. Cependant, elle ne s'impatientait pas. Elle savait que certains jours, par l'effet d'une conjuration mystérieuse, la moindre tâche était interminable et que c'était pure vanité que de vouloir précipiter ou ralentir le cours des choses.

Un moment, elle laissa son regard errer par la fenêtre ouverte que masquait, à portée de sa main, un rideau de chèvrefeuille. A travers le fin feuillage, elle voyait la cour de la maison, poussiéreuse et blanche, calcinée par le soleil.

La chambre communiquait avec la place du village par une lourde porte bardée de fer. Auprès de la porte, dans l'embrasure d'une fenêtre, une jeune femme se tenait debout. La tête encerclée de nattes blondes, mince, frêle, la taille déliée, elle pressait son front contre les volets en moucharabieh.

Le regard de Farida Hanem se posa sur elle avec douceur. Elle subissait à son insu la séduction de ce jeune corps immobile dont la grâce équivoque se mêlait à sa rêverie.

La jeune femme fléchit la jambe, son épaule s'affaissa... Elle était sur le point de se retourner, mais elle se ravisa. Farida Hanem qui s'apprêtait déjà à lui faire place sur sa natte, déçue dans son attente, maugréa, irritée :

— Debout ! toujours debout !... Croirait-on qu'elle est mariée depuis huit mois bientôt ?

Elle expliqua :

— Qu'elle me manque d'égards, à moi, la mère de son mari, qu'elle ne se soucie pas plus de moi que d'une gargoulette, peu importe ! Mais tant que je serai vivante, on respectera les usages.

Les usages voulaient, en effet, que la fille, élevée au rang d'épouse, se pré-

parât, par une vie digne et sédentaire, à l'œuvre de maternité qui lui était dévolue par le mariage.

Farida Hanem jeta un cri :

— Dieu tout-puissant ! Regardez-la !

Puérile, impudique, la jeune femme se tenait à cloche-pied.

Elle l'appela :

— Amina !... Allah ! elle est sourde...

Amina !

La jeune femme se retourna. Eblouie par la lumière de la rue qu'elle gardait encore dans ses prunelles, les narines obstruées par la poussière des volets, elle s'adossa au mur, prise de vertige.

— Donne-moi un châle, ma fille ; l'humidité de cette chambre me tue.

Amina s'approcha du coffre où Farida Hanem serrait ses parures. Elle en tira un châle de cachemire dont elle enveloppa la vieille femme.

— Qu'Allah te rende féconde ! je

me sens mieux, dit Farida Hanem qui, réconfortée par le geste d'Amina, n'attachait aucun sens à son mutisme.

Comme Amina s'éloignait, elle la rappela :

— Assieds-toi, dit-elle d'un ton bourru. Ecoute un peu ce que je raconte.

Amina docilement vint s'asseoir sur la natte. Détournant la tête à dessein, Farida Hanem se remit silencieusement à trier le riz.

— Ma vue baisse, dit-elle après une pause. Il faut que je demande au porteur d'eau de me céder ses lunettes.

Elle avait coutume de se plaindre de sa vue dont secrètement elle tirait orgueil. Elle attendit qu'Amina se récriât, ce dont elle ne manquait jamais d'être flattée. Mais quoiqu'elle eût ses grands yeux limpides posés sur la vieille femme, Amina ne l'écoutait pas.

Agacée, Farida Hanem lui toucha le

genou d'un geste dur, palpa sa jambe...

— Que tu es maigre ! dit-elle. Qu'est-ce que tu portes sous ta robe ?

— Je n'ai que ma robe, répondit Amina avec candeur.

— Tu n'as que ta robe ?

— J'ai tout enlevé, j'avais trop chaud.

— Tout ? fit Farida Hanem, incrédule.

Elle lui releva la tunique.

— C'est qu'elle dit vrai ! s'écria-t-elle stupéfaite.

Les sourcils froncés, elle scruta le corps dénudé de la jeune femme.

— Tu es moins maigre qu'on ne pense, reprit-elle d'une voix adoucie... Mais cette peau !... Comment peut-on aimer une peau aussi jaune?... Ainsi, regarde mon bras...

Mais elle ne put achever. Laisant tomber sa tête sur l'épaule de Farida Hanem, Amina éclata en sanglots.

— Qu'est-ce qui se passe ? Que t'ai-je

dit ? s'écria Farida Hanem d'une voix effrayée.

Elle saisit des deux mains le visage d'Amina et l'approchant du sien :

— Explique-toi, dit-elle. Pourquoi pleures-tu ? Est-ce parce que je t'ai dit ?... Eh bien ! je l'ai dit... Qu'est-ce que cela prouve ? Que ton mari n'a pas les mêmes goûts que moi ?... — Si encore, poursuivit-elle d'une voix sombre, il ne s'agissait que d'une peau plus ou moins blanche, plus ou moins jaune !... Mais il y a des choses plus graves qui nous séparent, mon fils et moi, tu le sais bien... — Ma fille, ajouta-t-elle avec un soupir, essuie ton visage... Mourad pourrait venir... Aimerais-tu qu'il te trouvât, les joues barbouillées de khol ?

— Il ne viendra pas, dit Amina d'une voix morne... D'ailleurs, même s'il venait...

Elle eut un geste de lassitude, et sa

jolie tête chercha de nouveau l'épaule de Farida Hanem. La vieille femme la repoussa.

— Raconte, reprit-elle. Qu'est-ce qu'il y a entre vous ? Il t'a fait des reproches ? Tel que je le connais c'est bien improbable.

Mais son insistance fut vaine. A ses interrogations de plus en plus pressantes, Amina, le front obstinément baissé, répondait d'une voix douloureuse et têtue :

— Je sais... Je sais...

Perdant patience tout à coup, la vieille femme fut prise de panique. Comme d'habitude dans ses moments de trouble, elle commença par égarer son mouchoir. L'ayant trouvé dans sa poche, elle se mit à invectiver Bamba, la négresse, absente à cette heure :

— Je l'ai envoyée chercher de l'eau, cria-t-elle... De l'eau, n'est-ce pas, c'est simple... Un seau... Un robinet... Tu

ouvres le robinet... Cette négresse me rendra folle !... Avec ça, voilà qu'elle se mêle à présent de tuer les chauves-souris ! Elle a écrasé une chauve-souris, la nuit dernière... Peut-être a-t-elle tué l'âme d'un nouveau-né !... Cette face de goudron me fera mourir !

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

EXTRAIT DU CATALOGUE

Gabriel Audisio HÉLIOTROPE

Jean-Richard Bloch. LA NUIT KURDE

Waldemar Bonsels.. . . . VOYAGE DANS L'INDE

*(Traduit de l'allemand par Hélène Legros
dans la Collection « Les Documents Bleus »)*

Henri Bosco IRÉNÉE

Joseph Conrad.. . . . LE FRÈRE-DE-LA-CÔTE

Edmond Fleg .: MOÏSE

(dans la Collection « Les Vies légendaires »)

André Gide. VOYAGE AU CONGO (Carnets de Route)

André Gide.. LE RETOUR DU TCHAD (Voyage au
Cameroun)

Pierre Humbourg ESCALE

Panaït Istrati MES DÉPARTS

Panaït Istrati et Josué Jéhouda LA FAMILLE
PERLMUTTER

Émile Zavie LA COURSE AUX REBELLES